

PAUL VERCHÈRES

La chambre close



BeQ

Paul Verchères

Les aventures extraordinaires de
Guy Verchères # HS-040

La chambre close

L'Arsène Lupin canadien-français

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 571 : version 1.0

La chambre close

Collection *Guy Verchères*
gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.besaba.com/](http://www.editions-police-journal.besaba.com/)

I

Ce soir-là, nous étions dans l'appartement de Guy Verchères.

Une rencontre purement sociale, entendons-nous.

Théo Belœil ne travaillait pas ce soir-là.

Comme il avait dit en arrivant :

– C'est un congé pour moi. Mais je me méfie, parce que, pour moi, un congé signifie toujours la pire cause de l'année.

Ce qui nous avait considérablement amusés.

Notre amusement avait des raisons bien précises.

Depuis que Guy Verchères, mon cousin, s'est retiré de la vie active qu'il menait, Théo Belœil lui refile presque toutes les investigations.

Jusqu'à ces derniers temps, Guy était un gentleman-cambrioleur de grande classe.

Pas un « cicayune », comme il est dit dans le Texas.

Oh, non.

Mais un vrai de vrai, un solide, un artiste du métier.

Jamais pris, jamais jugé en procès, Guy, durant quinze ans, a poursuivi une fructueuse carrière, s'est vu décerner le titre d'Arsène Lupin canadien.

Titre bien mérité.

Mais, il y a quelques mois, sur l'insistance de certains membres du clergé avec lesquels il était en fort bons termes, voilà que Guy s'est rangé du côté de la loi.

Finis les vols de bijoux !

Finies les excursions nocturnes rapportant des sommes folles.

Finies les inquiétudes des douairières n'osant plus porter leur rivière de diamant de peur que Guy ne vienne la leur subtiliser.

Guy, converti, rangé, est devenu un prosaïque

rentier, vivant du produit de ses aventures passées.

Mais son flair inégalable, sa connaissance de la psychologie criminelle, son amitié pour Théo Belœil lui ont valu d'être, dorénavant, un précieux acolyte pour le chef de l'escouade des homicides.

Il arrive à toutes les semaines ou presque, que Guy soit appelé par Belœil.

Tantôt pour un crime.

Tantôt pour une cause de vol...

Tantôt pour de simples conseils.

Aussi, d'entendre Belœil se plaindre d'un surcroît de travail est cocasse.

Belœil ne s'occupe que rarement d'une cause.

Il a de nombreux aides et s'en sert.

Le Domino noir, Albert Brien, Guy Verchères sont là.

Et Belœil se sert d'eux aussi souvent qu'il le peut.

Ce soir, cependant, il n'était pas question de

travail.

Nous étions réunis tous les trois, Guy, Belœil et moi-même, pour le seul plaisir de causer.

Guy avait si peu de temps...

Belœil était tellement pris...

Et j'avais si peu de loisirs...

Que nous étions bien fiers d'être enfin capables de siroter tranquillement des consommations, tout en causant paisiblement.

Or donc nous causions.

Nous causions de causes criminelles, ce qui est assez normal, puisque chez un homme comme Belœil, ou Verchères, et même chez moi, ardent chroniqueur des choses du crime, les complexités de la détection criminelle est la grande passion de la vie.

C'est Guy Verchères, je crois, qui fut le premier à porter sur le tapis le sujet éternel.

– Ces questions de chambres closes, dit-il, en viendra-t-on jamais à un crime parfait ?

– Que veux-tu dire, par chambres closes ?

demanda Belœil.

– Je veux parler des quelques crimes dans l'histoire, où le détective s'est trouvé en face d'une impossibilité.

– Ah, oui, une chambre fermée, sans issue !

– Oui. Une chambre fermée dans laquelle PERSONNE n'a pu entrer, et dans laquelle aussi quelqu'un a été tué.

Belœil alluma sa pipe.

– Je n'y crois pas, à ces impossibilités, moi.

– Évidemment, dit Verchères. Il y a toujours un truc, mais la plupart du temps, on ne le découvre que par une suite de raisonnements extrêmement logiques. C'est la seule façon...

– Je ne me suis jamais trouvé en face d'un tel cas, dit Belœil.

– Moi, j'en ai connu un.

– As-tu trouvé la solution ?

– Oui.

– Comment ?

– Comme je te dis, en raisonnant avec de la logique, en refusant d’admettre l’impossible.

Guy se versa un scotch.

– Je vais vous raconter les faits tels que je les ai trouvés, et vous essaierez ensuite de trouver vous-mêmes la solution.

Et voici ce que Guy nous raconta.

II

Le récit de Guy

J'étais à ce moment, dans l'Ouest canadien, près de Saint-Boniface, en face d'Edmonton.

C'était un petit village.

Je ne vous le nommerai pas, d'ailleurs, ça n'a pas d'importance.

J'étais là en repos, après une « affaire »...

(Il se mit à sourire. C'était au temps de ses exploits illégaux.)

Et comme j'étais en repos, je ne me préoccupais pas du tout des activités de ce village. D'ailleurs, rien ne s'y passait.

On vivait, un jour dans l'autre, petite vie calme et paisible.

Le village était peu accidenté, ombragé

d'arbres.

Il se composait d'environ une quarantaine de maisons.

Une église projetait son clocher, et un somptueux presbytère détonnait sur le reste des maisons, comme c'est l'habitude dans les villages canadiens-français.

Je vivais chez une brave famille de cultivateurs, assez à l'aise, qui occupait une maison juste à l'orée du village.

Je dormais tard et me couchais tôt.

J'avais fait un rapide inventaire des beautés féminines du village, et hors la femme du notaire, qui était très gentille mais dont le mari était jaloux, soupçonneux et galéjard, il n'y avait rien qui puisse m'attirer.

Je me tenais bien tranquille dans mon coin.

J'avais de la lecture, et je passais des journées vraiment calmes.

L'après-midi je me promenais.

– De ci, de là.

Explorant et découvrant.

Je découvrais surtout la valeur des gens.

La vraie valeur.

Je découvrais des gens simples, humains, porteurs de sentiments élémentaires, de réactions naturelles.

Je vivais, c'est le cas de le dire, dans un monde nouveau.

Amour et haine, mais pas de sentiment intermédiaire.

Désirs simples.

Ambitions subordonnées aux limites du village.

Et puis, un matin...

III

Le drame

J'étais en pension dans une famille de trois personnes.

Le vieux et sa femme, et une fille d'environ cinquante ans.

J'avais une grande chambre, en haut, bien meublée, et c'est là que je passais la plus grande partie de mon temps, quand je n'étais pas assis sur l'herbe fraîche à côté de la maison, ou en promenade dans les champs et les bois environnants.

De la fenêtre de ma chambre, je voyais, en enfilade, une grande partie de la rue principale.

Et je remarquais surtout une bâtisse.

C'était une très étrange construction.

Les premiers jours, je n'avais pas été frappé.

Puis, je commençai à remarquer ce drôle d'édifice.

C'était un hangar.

Un hangar carré, sans aucune fenêtre, et possédant une seule porte.

Ce qui me frappa d'abord, ce fut la couleur noire.

Pas noir d'âge, noirci par les intempéries...

Mais peinturé noir.

Depuis assez récemment.

Le hangar était seul sur un assez grand terrain recouvert de sable.

Ce terrain n'attachait à aucun édifice, à aucune maison.

Je ne sais pourquoi ce hangar me frappa, mais je crois que ce doit être à cause de sa situation isolée, son apparente inutilité, et le manque de fenêtre.

Au bout de quelques jours, cependant, j'oubliais le hangar mystérieux, et je vaquais à mes occupations de paresseux.

Un matin, en causant avec mon logeur, je lui demandai :

– À qui appartient ce hangar ?

– À Fred Laplante.

– Et à quoi sert-il ?

Monsieur Vadnais, mon logeur, haussa les épaules.

– À rien. Je n'ai jamais eu connaissance qu'il ait jamais servi à quoi que ce soit.

– Il le peinture tout de même à tous les ans, si je puis juger par sa couleur présente et le brillant de la peinture.

– Oui.

– Mais pourquoi ? Et pourquoi en noir ?

Vadnais eut un geste d'ignorance.

– Je ne le sais pas. Laplante est un drôle de pistolet. Personne ne le connaît bien à fond.

– Ah ?

– Il a sa petite boutique où il fabrique des objets en métal coulé qu'il vend à la ville. Et il se

mêle de ses affaires.

– Pas d’employés ?

– Pas d’employés, monsieur Verchères, et pas d’amis.

– Il est marié ?

– Oui, et sans enfants.

– Sa femme vit ?

– Ah, oui !

Vadnais avait dit ces mots avec un sourire.

Je compris.

– ELLE a des amis ?

– Peut-être. Elle en a sûrement un.

– Ah, bon. Et lui, Laplante, qu’est-ce qu’il dit de ça ?

– Que voulez-vous qu’il dise ? Il endure.

– Vous pensez qu’il est au courant ?

– C’est à supposer.

Le sujet Laplante ayant été épuisé, et de la façon minutieuse caractéristique de la campagne, je montais à ma chambre.

Une fois de plus le hangar me fascina.

Isolé sur ce terrain sablonneux... je me pris à le comparer à un catafalque.

Le lendemain de cette conversation, le village s'éveilla en émoi.

Quelque chose se passait.

C'était vague, mais suffisant pour éveiller les curiosités mal satisfaites des villageois.

C'est Vadnais qui m'apprit les choses au cours de mon déjeuner.

– Vous savez qu'on attend la police ?

Le village n'avait aucun policier. On dépendait entièrement sur le chef-lieu, à quatre milles de là pour les services d'application des lois.

– La police ? Pourquoi ?

– Le jeune Pierre Desrosiers est passé sur le terrain de Laplante, là, où il y a le hangar.

– Puis ?

– Il a trouvé qu'il y avait une drôle de senteur qui sortait de là-dedans.

– C’est tout ?

– Ça sent la charogne, le mort, le cadavre.

– Non !...

– Absolument. Il est allé voir Laplante, et celui-ci lui a ri au nez.

– Qu’est-ce qu’il a fait, ensuite, demanda Verchères.

– Il est allé voir le curé, et celui-ci a immédiatement reconnu quelque chose de louche.

– Je ne vois pas...

– Madame Laplante est partie à Métropole depuis deux semaines, son petit ami aussi.

– Je vois, dit Verchères... je vois...

– Le curé est allé voir Laplante, et celui-ci a dit au curé de se mêler de ses affaires.

Vadnais alluma sa pipe.

– Le curé a fait venir la police.

Je compris le drame.

Comme les villageois l’avaient compris.

Je me suis levé.

– Je vais aller jeter un coup d’œil sur le hangar...

– Le curé dit de ne rien toucher, monsieur Verchères.

– Je ne toucherai à rien, n’ayez crainte.

Je sortis.

Le hangar était à deux cents pieds, de biais avec ma maison de pension.

Une foule assez considérable était ramassée sur le trottoir.

Mais personne n’était entré sur le terrain.

On regardait le hangar en silence.

On attendait la police.

Quelques hommes discutaient entre eux, à voix basse.

Je me tins longtemps sur le trottoir, regardant le hangar.

Quelle chose me tracassait.

Une indéfinissable sensation de malaise.

L'impression que quelque chose allait se produire.

Puis la police arriva.

IV

Une police affairée et bruyante.

Des policiers qui prirent tout de suite les rênes de la situation.

Les plaignants, y compris le curé, mirent au courant les hommes de la police.

Puis, ceux-ci « organisèrent la foule ».

On fit le cordon, et on défendit l'accès au terrain.

C'était un geste bien inutile, personne n'y était entré.

Puis la police se dirigea vers le hangar.

La porte fut défoncée.

Et l'on trouva ce qui y était.

L'on trouva ce que l'on soupçonnait y trouver.

Enlacés comme ils étaient lorsque surpris, la femme de Laplante et son jeune ami, Adrien

Camirand.

Ils étaient morts tous deux.

Morts depuis deux semaines.

Morts et en état de décomposition assez avancé.

Alors ce fut la bousculade.

La foule voulut briser le cordon.

Devinant sans voir, par le visage des policiers, par leur recul en ouvrant la porte bien verrouillée, par tous les signes enfin qui font deviner la présence de la mort...

La foule voulut forcer le cordon.

Mais les policiers avaient main forte et solide système.

La foule pressa en vain.

Personne ne put passer.

Et le curé exhorta les gens.

– Je vous en prie, pour faciliter la tâche de la police, ne venez pas ici ! Le cadavre de la femme Laplante et de son ami, Adrien Camirand

viennent d'être trouvés. Je vous le dis pour satisfaire votre curiosité, alors n'essayez pas de venir, car il est NÉCESSAIRE que personne ne foule la terre autour du hangar.

Cela, je le savais...

Je le savais, car en attendant la police, j'avais contourné le terrain.

Il y avait quelque chose qui me frappait.

Quelque chose d'important, et j'avais contourné le terrain, fait le tour complet, justement pour déterminer la justesse de mon intuition.

Il n'y avait, sur ce sable mou couvrant tout le terrain, aucune trace n'approchant à plus de trente pieds du hangar.

Le sable était vierge de toute trace.

Le sable était lisse et uni.

Le sable n'avait pas été foulé depuis longtemps...

Je ne comprenais plus rien.

Mais cette petite caractéristique du crime

n'était pas la plus grave. D'autres furent mises à jour qui étaient autrement plus importantes.

Nous étions, (je dis nous, car je me suis mêlé de cette cause, moi aussi, vous pensez bien...) nous étions, dis-je, en face du mystère de la chambre close...

Ce fut le directeur de l'escouade policière qui m'en parla le soir même, à l'hôtel où je l'avais rejoint pour causer.

Je m'étais présenté... sans qu'il me reconnut, et nous causions...

V

– Oui, monsieur Verchères, c’est un véritable casse-tête chinois.

– Ah ?

– Oui. Vous avez remarqué l’absence de traces sur le sable ?

– Oui, j’avais remarqué.

– Ce n’est pas là la plus troublante énigme, cependant.

– Non ?

– Non. Vous avez remarqué que nous avons défoncé la porte pour entrer.

– Oui.

– Elle était verrouillée par en dedans, et en plus une énorme barre de bois solide, fichée dans deux crochets de fer, bloquait cette porte... par en dedans.

– Oui ?

– Pas une seule fenêtre, hors un carré d'aération de six pouces carrés.

Je fis la moue.

– C'est un suicide, alors ?

Le policier se mit à rire.

Mais son rire n'était pas joyeux.

– Un suicide ? Je voudrais bien que ce fut un suicide...

– Vous êtes certain que ce n'est pas un suicide ?

– Absolument certain.

– Comment ont-ils donc été tués ?

– Un coup de poignard dans le dos chacun.

– Ah ?

– Je comprenais, poursuivit le policier, que l'une des victimes ait pu poignarder l'autre... mais la deuxième, qui l'a poignardée ?

Je me grattais le menton...

– Qui a pu tuer ainsi, puis sortir, verrouiller la

porte par en dedans, et ensuite mettre la barre...

Je lui demandai :

– Il n’y a pas d’autre ouverture ?

– Vous avez regardé partout ?

– Oui.

Le policier se leva.

Il était assis dans un des fauteuils de la salle de l’hôtel.

– Venez, dit-il, venez, vous me semblez un homme intelligent.

– Où m’amenez-vous ?

– Venez voir ce satané hangar. Et ensemble nous nous rendîmes au lieu du crime. Nous n’avions pas loin à faire, et nous fûmes vite rendus.

Dans le soir tombant, le hangar avait plus que jamais son air sinistre.

Le policier, le sergent Robert Berlinguette, de la Provinciale, me précéda dans l’étroite bâtisse.

On avait installé deux projecteurs très

puissants.

L'intérieur était baigné d'une forte lumière blanche.

Aucun détail n'était dans l'ombre.

Rien ne saurait être omis par l'œil.

– Voyez, dit-il, voyez par vous-même.

Je me suis mis à l'examen minutieux de cette enceinte.

Aussi minutieux, probablement, que celui de la police.

Les murs se terminaient sur des soliveaux énormes en chêne rouge.

Les soliveaux eux-mêmes étaient ancrés dans un solage en pierre dans le mortier.

Le solage était intact.

Le plancher de bois apparaissait sans trappe ou partie mobile.

Le sergent me rassura là-dessus.

– Nous avons passé là-dessus pouce par pouce. Il n'y a rien.

– Donc aucun endroit par où le criminel aurait pu s'introduire ici ?

– Aucun du moins par le plancher.

– Il aurait pu y en avoir d'autres ?

– Non. Mais vous ne les avez pas examinés. Je parle des endroits que vous connaissez.

– Ah, bon.

Je me remis à l'examen.

Cette fois, les murs et le pignon.

Rien.

Des murs de planche solide.

Pas une qui ne soit bien ancrée contre son colombage. Et le pignon de même.

Hors l'ouverture d'aération, et celle-ci était trop petite pour accommoder un homme, aucune fenêtre ou endroit par où aurait pu entrer qui que ce soit.

Le sergent Berlinguette me montra l'ensemble de la scène du crime.

– Vous voyez ?

– Je vois bien.

– Voilà notre casse-tête.

– Et l'arme du crime est un poignard, dites-vous ?

– Oui.

Il alla dans une petite valise noire sur la table.

Il tira le poignard.

Un manche de bois grossier.

Une douille au bout du manche.

Puis la lame.

– Y a-t-il des empreintes, demandai-je ?

– Non. Aucune.

Je pris le poignard.

La lame était aussi grossière que le manche.

On avait pris une lime.

Un de ces limes vulgairement appelées tiers-point, et on l'avait limée à son tour.

Pour enlever les pointes.

Pour arrondir.

Pour rendre le tiers-point une tige ronde et lisse.

Le limage était rapidement fait.

Mais la pointe de l'arme était acérée.

Une aiguille.

Une pointe qui pouvait déchirer la chair et s'introduire d'un seul petit coup.

Ce que je remarquai surtout, c'est qu'on avait accordé une certaine gradation, au bout, en partant de la pointe.

À cet endroit, la lame était conique.

Mais ensuite, et pour le reste de la lame, c'était d'un calibre absolument exact.

On le sentait à passer les doigts dessus.

Pas une ligne de différence entre un bout et l'autre.

Une tige absolument uniforme.

Je regardai longuement cette lame de poignard.

Puis ensuite la fenêtre d'aération.

Le sergent interrompit ma rêverie.

– Ce qui est le pire, le voici. Nous avons pu établir que le soir où cette femme est entrée ici avec son ami, il pleuvait. La pluie a cependant cessé au cours de la nuit. Il n'a pas plu depuis.

– Alors ?

– Alors voici, même s'il avait cessé de pleuvoir au cours de la nuit, la pluie qui tombait ce soir était fine, et n'aurait certainement pas effacé les traces de pas.

– Non ?

– Non. Et il n'y avait aucune trace de pas sur le sable entourant la cabane.

– C'est vrai, j'avais remarqué ça.

– Vous comprenez ?

– Je comprends que le criminel a fait des prodiges...

Le sergent se prit la tête à deux mains...

– Monsieur Verchères, il n'y a pas seulement le criminel... comment les victimes sont-elles entrées ici ?

J'avais la bouche grande ouverte. Je n'avais jamais pensé à cela.

Et le sergent répéta :

– Comment les victimes sont-elles entrées ici... Comment ?

VI

Je ne comprenais plus rien.

Un moment, en voyant le poignard, une théorie s'était formée dans mon esprit.

– Mais voilà que la théorie s'envolait...

– Les victimes, répétais-je, médusée... les victimes...

– Ou, les victimes, dit le sergent. Trouvez comment elles sont entrées ici, et comment le criminel est entré lui-même, et vous avez probablement la clé de l'énigme...

Je donnais ma langue au chat.

– Trouver cela... et...

– Et c'est la solution, conclut le sergent. Ensemble, nous sortîmes du hangar. Un instant, et une fois dehors, j'ai soigneusement examiné le hangar.

C'était une bâtisse rectangulaire, d'environ

douze pieds par quinze.

Les murs en étaient de planches larges et épaisses, très solides.

Un comble, un pignon, recouvrait la construction. À un bout de ce comble, une projection en bois. Comme un soliveau qui aurait dépassé d'environ huit pouces.

Je ne vis pas l'explication de cette projection.

Du moins pas tout de suite.

Mon examen terminé, je reviens à l'hôtel, accompagné du sergent.

Là, nous eûmes une longue conversation.

C'était surtout au sujet des mobiles possibles du crime.

Car, comme disait le sergent...

– Trouvons d'abord un mobile, un suspect, et ensuite reconstruisons le crime tel qu'il a dû être commis... Car il a été commis, c'est certain. Nous ne vivons pas un rêve.

Je lui donnais tous les détails que je savais.

– La femme Laplante avait un ami.

– Oui, je sais.

– Il est connu dans le village que son mari était au courant.

– Il faisait des scènes ?

– Selon toute apparence, non.

– Cocu content, alors.

– Probablement, oui.

– Quelle sorte de type est-ce ? demanda le sergent.

Je connaissais très peu Laplante.

– Je le connais à peine. Il est assez grand, visage hâve, moustache, l'air d'un tuberculeux guéri.

– Mauvais ?

– Caractère assez spécial. Renfermé sur lui-même, maussade.

– Vous n'avez jamais eu connaissance qu'il puisse être l'auteur d'un tel acte ?

– Que voulez-vous dire ? lui demandai-je.

– Simplement ceci. On voit un homme on sait

que sa femme le triche effrontément, et il nous passe dans l'idée, en le voyant, qu'il est justement le genre pour faire un malheur.

– Non, je n'ai pas eu cette idée.

– Bon. Et la femme ?

– La femme était très jolie, de belle allure...

– J'ai constaté ça.

– Elle avait un caractère enjoué. Je l'ai vue une fois, à la boutique de son mari. J'étais allé lui faire réparer un cendrier de métal qui était cassé, et auquel je tenais.

– Elle était gaie ?

– Très gaie.

– Semblait-elle se moquer de son mari ? Je réfléchis...

– Oui... je dirais ça.

Le sergent s'appuya la tête sur le dossier de son fauteuil.

– Vous voyez donc l'image au complet, monsieur Verchères ?

– Oui, assez.

– La femme gaie et sarcastique, qui triche son mari.

– Oui.

– L'amant jeune et fort.

– Oui.

– Le mari malingre et de mauvais caractère.

– Oui, oui.

– Or, un jour, le mari décide de se débarrasser de la femme tout en se vengeant d'elle. Il conçoit le crime parfait. La chambre sans issue.

– Oui, je vois...

– Et le problème nous tombe entre les mains...

Le sergent soupira.

– Je suis persuadé que le mari est le seul coupable, mais il nous faudra d'abord établir ses actions et mouvements le soir en question...

– Alors ?

– Alors nous pourrons ensuite trouver la solution au mystère de la chambre close.

Il se leva et regarda sa montre.

– Il est neuf heures. Encore assez tôt pour voir le dénommé Laplante. J'aimerais causer un brin avec lui.

Il ajouta :

– Si vous voulez venir, vous êtes le bienvenu.

J'acceptai...

VII

Si nous nous attendions de trouver un homme abattu par la douleur, nous nous trompons.

Laplante était presque gai.

Il semblait certainement soulagé.

Plusieurs hommes du village et quelques femmes étaient chez lui.

On était venu lui offrir les sympathies d'usage...

Et, d'autre part, il y avait aussi beaucoup de curiosité dans ces visites.

En entrant le sergent salua Laplante.

– Monsieur Laplante, je suis de la police, je voudrais vous poser quelques questions.

– Oui ?

Laplante était bien tel que je l'avais décrit au sergent.

Maigre, joues creuses, yeux fiévreux, vêtu d'un habit foncé.

Il nous amena dans l'autre pièce et referma la porte.

Le sergent vint droit au but.

– Vous n'êtes pas sans savoir que votre femme a été assassinée ?

– Oui, je le sais.

Laplante baissa la tête et eut une crispation du visage.

S'il était coupable, il était aussi un excellent acteur.

Le sergent continua :

– Alors, comme les circonstances sont assez spéciales, vous me pardonneriez de vous questionner d'abord.

– Allez-y, dit Laplante d'un air résigné.

Je lui devinais cependant une lueur sarcastique dans les yeux.

Il devait se dire :

« Questionnez-moi, ça ne vous donnera rien...
mon crime est parfait ! »

Le sergent s'assit sur une chaise.

– Monsieur Laplante, votre femme avait un
amant ?

Laplante leva les bras au ciel.

– Hélas !... Je ne vous le cacherai pas. Ce
serait inutile. Tout le village le savait.

– Et vous le saviez aussi ?

– Oui.

– Vous réalisez que vous admettez là un
puissant mobile de meurtre.

Laplante secoua la tête de haut en bas.

– Oui, je le réalise.

Mais il se sentait si sûr de lui-même qu'il
pouvait se permettre les pires admissions sans
crainte...

Du moins dans son esprit...

Pour moi qui commençais à voir clair dans
l'affaire, cependant, je trouvais qu'il en admettait

beaucoup plus qu'il n'aurait dû...

– Que faisiez-vous, dit le sergent, à l'heure du crime, ce soir-là ?

– J'étais couché.

– Saviez-vous où était votre femme ?

– Non.

– Avait-elle l'habitude de rencontrer son amant dans ce hangar où elle a été trouvée ?

– Je ne sais pas.

– Vous êtes sûr que vous ne le saviez pas ?

– On me l'avait dit. Des gens du village m'en avaient informé, mais je ne le savais pas positivement.

– Vous n'aviez jamais suivi votre femme ?

– Non.

La question du sergent avait été posée à tout hasard.

Il ne savait pas que la victime avait choisi cette étrange bâtisse comme lieu de ses amours.

Mais il avait pris une chance.

Et la chance avait souri.

Laplante alluma une cigarette que lui offrit le sergent.

– Vous étiez couché à l’heure du crime ?

– Oui.

– Comment savez-vous l’heure du crime ?

Laplante hésita un instant.

– Écoutez, je ne le sais pas. Ce que je sais c’est que ma femme est partie vers neuf heures. J’étais à me déshabiller pour me coucher.

– Était-ce votre habitude de vous coucher si tôt ?

– Quand j’ai fait une grosse journée, je me couche tôt.

– Et vous aviez fait une grosse journée ?

– Oui.

– Et votre femme est sortie ?

– Oui.

– Vous ne saviez pas où elle allait ?

– Non.

Le sergent changea son fusil d'épaule.

– Ce hangar, à quoi vous servait-il ?

– À rien.

– À rien ?

– C'est ce que j'ai dit.

– Pourquoi le gardiez-vous ? Laplante eut un sourire.

– Je ne sais pas. Négligence de le faire démolir ou de le vendre, je suppose...

Le sergent se leva.

– Je crois que c'est tout ce que je veux savoir... maintenant, si vous n'avez pas d'objection, j'aimerais visiter votre boutique.

– Pourquoi ? demanda Laplante.

Le sergent sourit.

– Au cours de l'interrogatoire, monsieur Laplante, vous m'avez souvent répondu que vous ne le saviez pas, lorsque je vous ai posé une question... C'est mon tour, maintenant je veux visiter votre boutique, et je ne sais pas pourquoi.

Laplante haussa les épaules.

– Soit, à votre goût. Suivez-moi.

Nous le suivîmes...

VIII

Sa boutique était une construction longue et basse.

À un bout, un four à creuset pour fondre le métal.

J'avais remarqué la cheminée.

Devant le four, un souffleur électrique pour établir la température nécessaire à fondre le métal.

Un établi faisait le tour de la grande pièce.

Et sur l'établi, des moules, et des rails de coulage, pour transporter les creusets au-dessus des moules.

– Qu'est-ce que vous fabriquez ici ? demanda le sergent.

– Toutes sortes de choses, dit Laplante. Des objets en métal coulé, en fonte ou en métal blanc.

– Quelles sortes d'objets ?

– Des petits objets. Cendriers, accessoires de cuisine, parties mécaniques en métal doux et non-trempé, etc...

– Vous ne faites pas la trempe ?

– Non.

– Vous n’usinez pas les pièces non plus ?

– Non.

Le sergent regarda autour de lui.

– Alors pourquoi ce tour de précision ?

– Pour mon usage et mon amusement personnel.

– Ah, bon.

Le sergent fit le tour de l’établi. Il examina chaque section soigneusement. Je le suivais à deux pas.

Il examina particulièrement le tour.

Mais cette pièce mécanique ne révéla aucun secret...

Si tant est que le sergent espérait découvrir des secrets dans la boutique.

Pour ma part, mon examen du tour fut plus complet, je crois.

Je pris un peu de la poudre blanche qui était dessous, et j'en mis dans ma poche.

De plus en plus la solution se faisait jour dans mon esprit.

Nous sortîmes de la boutique.

Il était dix heures.

Dehors, pendu près de la porte, il y avait un énorme rouleau de corde.

Je dis énorme, car il est rare que l'on voit une corde de cette grosseur en aussi grande longueur.

C'était du câble de 3-4 en fibre.

Il devait y en avoir environ trois cents pieds dans le rouleau.

J'ai tâté la corde machinalement, et Laplante est devenu pâle.

Alors, comme on pouvait très bien voir le hangar de la porte de la boutique, j'ai regardé.

Et j'ai vu ce que j'avais à voir.

– Venez, dis-je au sergent, venez à l'hôtel.
Nous avons à causer de cette affaire.

Et en même temps, je pris dans ma poche une pincée de la poudre blanche, celle que j'avais trouvée sous le tour de précision.

J'ai goûté à cette poudre... Et j'ai amené le sergent...

IX

– Sergent, dis-je une fois à l’hôtel, assis et dégustant une bouteille de bière, écoutez-moi, car la solution de votre crime est proche.

– Êtes-vous sérieux, monsieur Verchères ?

– Oui, je crois que j’ai trouvé.

– Ah, bien, ça, alors !

La surprise lui inondait le visage.

– Il ne me reste qu’une seule vérification à faire, et ensuite tout ira bien.

– Laquelle ?

– Avez-vous le poignard du crime ?

– Oui, un instant.

Il avait rapporté la petite valise noire contenant les exhibits.

Il en tira le poignard.

Et il me le tendit.

Je pris l'arme par le manche.

Et de ma poche je sortis le petit galon à mesurer qui s'y trouvait toujours.

Je fis le tour de la lame.

De cette partie de la lame qui était absolument de même calibre d'un bout à l'autre.

Puis, satisfait, j'ai retourné l'arme au sergent.

Et sur un papier, à l'aide d'un crayon, j'ai fait un calcul rapide et fort concluant.

– Sergent, tout concorde à me faire croire que ma théorie est exacte.

– Monsieur Verchères, puis-je savoir... ?

– Non. Je ne suis pas encore assez sûr.

– Mais, tout de même...

– Tout de même, sergent, laissez-moi faire.

– Bon.

– J'ai cependant besoin de vos services.

– De quelle façon ?

– Vous tenez à ce que ce crime soit solutionné ?

- Naturellement.
- Vous voulez appréhender le coupable ?
- Oui.
- Vous avez affaire à un criminel d'une rare intelligence.
- Je le sais.
- Vous ne pouvez rien prouver contre lui, même en connaissant ma théorie.
- Non, mais je pourrais essayer...
- Et vous ne réussiriez pas.
- Que comptez-vous faire ?
- Je compte reconstituer le crime.
- Reconstituer le crime ?
- Oui. À l'aide d'une jeune femme et d'un jeune homme, debout dans la même position que les deux victimes l'étaient lorsqu'elles furent tuées.
- Et que comptez-vous prouver, monsieur Verchères ?
- Je compte prouver, sergent Berlinguette, que

le crime était parfaitement possible, et a été commis de façon bien logique et normale, malgré les facteurs surnaturels.

– Qu'appellez-vous les facteurs surnaturels ?

– L'absence de tout moyen HUMAIN de se rendre jusqu'au hangar, et la porte verrouillée par en dedans, l'absence d'ouverture par où a pu s'introduire le criminel...

– Donc le criminel n'est pas entré dans le hangar.

– Je prétends prouver que Laplante a tué sa femme et l'amant de sa femme.

Le sergent secoua la tête.

– Écoutez, Verchères, je veux bien admettre vos déclarations, mais il ne faut pas oublier que les deux victimes ont été poignardées.

– Je ne l'oublie pas.

– Et que ce poignard, même lancé, n'aurait pu passer par le grillage du carreau d'aération, le SEUL endroit où il aurait pu être introduit dans le hangar...

– Je ne l’oublie pas.

– Et vous prétendez tout de même que vous tenez la solution du crime ?

– Oui. Et je vous avertis qu’elle est d’une extrême simplicité.

Le fait est que j’avais une excellente théorie.

Et que je croyais sincèrement en cette théorie.

Elle était simple, mais efficace, et n’eût été deux négligences de Laplante, celle de laisser traîner la poudre blanche et le câble, je n’aurais jamais trouvé.

Mais il avait eu cette bravade du criminel qui se sent sûr de lui-même, et cela serait sa perte.

– D’autre part, même en étant certain de mes faits, je ne pouvais m’en servir comme preuve légale.

Du moins à l’état actuel.

Un bon avocat pouvait en rire, en cour.

Et cela ne m’aurait servi à rien de donner ma théorie au sergent et de le laisser arrêter Laplante sur ces faits.

Il fallait autre chose.

La reconstitution du crime devant des témoins.

Et surtout devant Laplante. Il fallait trouver un autre objet. Celui-là vital.

Et si nous ne pouvions le trouver, du moins, prouver que Laplante l'avait déjà possédé...

– Sergent, me donnez-vous la permission de reconstituer le crime ?

– Cela ne comporte aucun danger pour les acteurs du drame ?

– Aucun. À condition de bien surveiller Laplante.

– Nous le surveillerons.

– Alors je m'occupe de trouver des gens qui seraient consentant à devenir acteurs tragiques pour quelques minutes.

Je me rendis voir le propriétaire de l'hôtel.

Et je lui expliquai ce dont j'avais besoin.

– Il n'y aura aucun danger pour personne ? demanda-t-il.

– Aucun.

– Alors voici une jeune fille qui deviendrait madame Laplante facilement.

Il montra une jeune servante.

Elle avait la même taille que la victime.

Il l'appela.

En deux mots j'expliquai à la belle et rougeaude campagnarde le but de notre expérience.

Elle se prêta sans hésitation.

– Mais oui, dites-moi quand, et j'irai.

– Demain matin, vers dix heures.

– Certainement.

– Avez-vous un ami ?

– Oui.

– Il vous embrasse des fois ?

La finaude rougit violemment.

– Ben...

– Oui ou non, mademoiselle ?

– Ben... oui.

– Le verrez-vous ce soir ?

– Oui.

– Alors demandez-lui s’il veut faire partie de la chose. Il pourrait devenir l’amant de madame Laplante dans la reconstitution... Ce serait moins gênant pour vous, vu qu’ils étaient à s’embrasser quand ils ont été tués.

La jeune fille acquiesça.

– Écoutez cependant, mademoiselle, faut pas oublier que j’ai besoin de savoir s’il accepte oui ou non. Pouvez-vous me le dire ce soir ?

– Oui.

– À quelle heure rentrez-vous ?

– Je ne sais pas, tard.

– Alors quand vous entrerez, venez donc frapper à la porte de ma chambre, et dites-moi s’il accepte oui ou non.

Le regard que me lança la jeunette... le beau regard complice, me fit comprendre que je ne regretterais pas les deux coups qu’elle frapperait

à ma porte...

Le propriétaire de l'hôtel aussi sourit...

Et la jeune servante partit en se branlant les hanches...

Je demandai au propriétaire...

– Comment se fait-il qu'elle voit son ami si tard ? Il était dix heures et trente.

– Parce qu'il travaille justement jusqu'à dix heures trente au magasin général où il est commis, et qu'elle travaille ici jusqu'à dix heures. Ils se rencontrent après, et elle revient vers une heure...

– C'est tard...

– Mais comme ça n'arrive qu'une fois par semaine, je le tolère...

Et il ajouta en clignant de l'œil...

– Mais n'oubliez pas, monsieur Verchères, qu'elle commence à sept heures le matin... Vous ne l'oublierez pas ? Je clignai de l'œil aussi...

– Non, je ne l'oublierai pas... Et je rejoignis le sergent.

– Tout est arrangé ?

– Oui.

– Tant mieux. Quand faites-vous la reconstitution ?

– Demain matin, à dix heures.

– Avez-vous besoin de mes hommes ?

– Certainement. Il en faudra garder les abords du hangar.

– Bon.

– Et il m'en faudra un pour jouer le rôle de Laplante. Celui-là, vous allez l'envoyer à ma chambre immédiatement, je veux lui donner ses instructions.

– Entendu.

– Voilà donc tout arrangé. Il ne restera plus qu'à...

Je laissai la phrase en plan...

Il ne s'agissait pas d'éventer la même avant le temps.

Dans ma chambre, je donnai des instructions

précises au policier que le sergent m'envoya.

Puis, celui-ci parti, je fis monter quelques bouteilles de bière, et attendit patiemment l'arrivée de ma visiteuse...

X

Le lendemain matin, je me rendis au garage de l'endroit.

Je m'y rendis après un arrêt au magasin général.

Le garagiste, gros homme rubicond, ancien forgeron, m'accueillit avec le sourire.

– Vous êtes le monsieur qui était en pension chez Vadnais ?

– Oui, mais depuis le crime, je suis déménagé à l'hôtel.

– Oui, je sais ça.

– Dites-moi, avez-vous un tour ici ?

– À fer ou à bois ?

– N'importe quelle sorte, pourvu qu'il soit précis.

– J'ai un tour à bois bien balancé, pas mal

précis.

– Ça fera pour l’instant.

Et je me mis à travailler.

Le garagiste ne comprenait rien à ce que je faisais.

Et je n’en étais pas surpris.

Pour tout autre que moi, le travail accompli sur ce tour devait être bien mystérieux.

Pour tout autre que moi et le criminel.

Il n’aurait pas fallu que Laplante entrât à ce moment.

Car il aurait compris que je savais tout...

Au bout d’une heure, et après trois tentatives infructueuses, j’avais terminé.

J’étais prêt à tenter mon expérience.

Je retournai à l’hôtel.

Le sergent, frais rasé, et de mine souriante, m’attendait.

– Vous êtes prêt, monsieur Verchères ?

– Pas tout à fait, il me manque encore une

chose.

– Quoi donc ?

– Un revolver .38.

– J'en ai un.

– Bon, ça fait mon affaire...

– (Je ne lui dis pas que j'en avais un moi-même, dans mon sac de voyage. Je n'avais pas de permis, et je ne tenais pas à ce qu'il me pose des questions. Notre amitié ne tenait qu'à un fil, après tout. Il ne me connaissait que depuis deux jours.)

Il sortit l'arme de sa poche et me la tendit.

– Et maintenant, sergent, si je puis rejoindre les acteurs du drame, tout va bien aller. Le sergent montra du doigt.

– Tiens, voilà vos deux victimes, si j'en crois mes yeux.

La servante était au comptoir, avec un jeune homme.

Son ami, probablement.

Elle me coula un sourire.

Je me tournai vers le sergent.

– Allez maintenant arrêter Laplante.

– Arrêter Laplante ?

– Certainement ! Détenez-le comme témoin important. Il faut une raison pour qu'il soit sous surveillance constante.

Le sergent se mâcha la lèvre.

– Si...

Mais j'ai insisté.

– Allez, allez, arrêtez-le, et amenez-le au hangar.

Ce qui fut fait.

Une demi-heure plus tard, les policiers, y compris le sergent, Laplante, les deux jeunes qui joueraient le rôle des victimes, et le curé, en plus de moi-même, étions rassemblés au hangar.

Laplante avait un sourire sarcastique.

Le curé se demandait bien ce qui allait se passer.

Le sergent, de son côté, avait l'air sceptique.

J'étais le seul, je crois, à avoir une grande assurance, et être sûr de moi.

Les policiers mêmes me regardaient d'un air incrédule.

C'est que j'allais prouver, et tous le savaient, hors Laplante, que le crime était en somme très simple, et qu'il avait été commis sans grandes difficultés.

J'attendis que tout le monde fut bien installé.

Et encore quelques minutes après ça.

L'élément de nervosité était important.

Et si je pouvais rendre Laplante assez nerveux, le dénouement n'en serait que plus rapide.

J'attendis donc...

Puis, je jugeai que le moment était venu.

XI

Tous étaient en cercle dans le hangar, faisant face au centre où se trouvait une espèce de vieille table bancale.

J'avais fait mettre là une lampe Coleman à gazoline.

L'intérieur du hangar était baigné d'un vive lumière blanche.

– Vous savez pourquoi vous êtes ici ?

On approuva de la tête.

Seul Laplante dit :

– Non, je ne le sais pas.

– Je vais vous prouver, ici même, la façon dont le crime mystérieux qui a causé tant d'émoi dans le village a été commis.

– Tiens, tiens, dit Laplante, en riant d'un ton sarcastique.

– Vous ne rirez pas tantôt, cher monsieur, lui dis-je.

Je fis signe à un policier.

– Fermez cette porte. Fermez-la solidement. Je veux que personne n’y puisse entrer.

Le policier tira la porte, et la verrouilla.

Puis il prit la barre de chêne et l’inséra dans les crochets.

Je la montrai d’un geste dramatique.

– Regardez bien ! Voyez cette porte...

Puis je tirai un sifflet et soufflai deux coups brefs.

À ce signal, un policier qui était dehors essaya d’ouvrir la porte.

Il tira et travailla de toute ses forces.

L’huis ne bougea même pas.

– Vous constatez, dis-je, que nulle entrée n’aurait pu être effectuée par cette porte.

On approuva en silence .

Puis je montai sur un escabeau, jusqu’au trou

d'aération.

– Vous voyez ce trou ? dis-je.

– Oui, firent-ils.

– Vous voyez que je n'y pourrais passer, et je suis mince de hanche.

– Oui, nous voyons bien, dit le curé.

Je redescendis.

– D'autre part, un grillage très solide, dont les rivets et vis n'ont pas été touchés depuis dix ans, recouvre ce trou.

Le sergent fit oui.

Il avait bien examiné ce trou, sa première théorie étant que le poignard avait été lancé, attaché à une corde....

Puis le criminel l'aurait ramené et aurait lancé le couteau une deuxième fois...

Naturelle, cette théorie ne prenait pas pour compte que les victimes auraient bougé, et ne seraient laissé tuer sans résistance...

– Donc, nous savons ceci : par la porte, par le trou d'aération, le criminel n'aurait pu entrer...

Et j'ajoutai :

– En fait, il n'est pas entré.

Le curé s'épongea le front.

– Écoutez, monsieur Verchères, si le criminel n'est pas entré ici, comment a-t-il pu commettre son crime ?

– Voilà, monsieur le curé, une question bien posée.

J'avais le point de départ qu'il me fallait.

– Nous avons affaire à un criminel qui est en même temps un psychologue averti. Quand il a préparé son crime, et il le préparait depuis longtemps, il s'est dit que s'il donnait l'impression que nul être humain n'aurait pu commettre le crime, la police classerait l'affaire.

Et j'ajoutai :

– Mais il s'est cru plus intelligent qu'il ne l'était en réalité.

Laplante ricana.

– Oui, il a fait deux erreurs. Il a eu deux négligences qui m'ont mis sur la piste.

Laplante murmura :

– Ce monsieur fait de belles théories.

Je me fâchai.

– Oui, mais les théories que je fais sont basées sur la plus stricte logique. D'ailleurs, vous verrez.

Je me tins debout dans le milieu de la pièce.

– C'est par la logique que j'ai trouvé la solution de ce crime, l'un des plus ingénieux que j'aie jamais rencontré, mais c'est aussi par la connaissance du personnage... L'homme qui a commis ce crime avait besoin d'être un type peu loquace, renfermé sur lui-même, et peu consentant à laisser percer ses réussites. S'il n'avait, comme je vous le répète, laissé traîner deux objets qu'il croyait bien innocents, je n'aurais jamais réussi à trouver la solution... Mais commençons par le commencement.

Mon auditoire était suspendu à mes lèvres.

Même Laplante, dans les yeux duquel je voyais poindre une lueur d'inquiétude.

XII

– Vous connaissez la topographie des lieux. Vous savez que ce hangar est entouré de sable, et que le soir du crime, une pluie abondante avait rendu ce sable sensible aux traces de pas. Cependant, aucune trace autour de la maison. Cette partie du problème est cependant facile à résoudre. Je vais donner la solution. Les deux victimes sont entrées ici alors qu’il pleuvait. Leurs traces ont été lavées. Le criminel, lui, a pris un moyen plus compliqué, mais relativement assez simple pour qui sait ouvrir les yeux. Vous savez qu’un soliveau dépasse le pignon de ce hangar ?... eh, bien, le criminel a pris un câble, et il a fait un nœud coulant, puis il a lancé le câble, comme un lasso, et il a amarré chaque bout. L’un au soliveau par le lancement, l’autre après un piquet planté en terre non loin d’ici. Puis il s’est propulsé sur ce câble, et il a « atterri », si je puis dire, sur le pignon. Ensuite, il a commis son

crime...

– Mais comment, dit le curé...

– Comment ? Vous allez voir... Nulle ouverture, remarquez bien, excepté la grille d'aération... Cependant, quelle arme peut tuer à travers une grille ?

Le sergent fit une grimace...

– Un revolver ?

– Un revolver, oui.

– Mais ils ont été tués à coups de poignard...

– Vous dites ça parce que vous avez trouvé un poignard sur les lieux.

– Oui, évidemment. L'arme était là... Le trou dans chaque cadavre, le trou de la blessure correspondant à l'arme...

– Le trou correspondait aussi à une balle de calibre .38, dis-je.

Le sergent nia énergiquement.

– Je sais ce que je dis. Le trou peut bien correspondre à une balle de calibre .38, mais nous avons envoyé les cadavres au chef-lieu, et

l'autopsie a été faite. Aucune balle n'a été trouvée. En fait le médecin dit qu'ils ont été tués à l'aide de ce poignard qui est sur la table...

Le curé s'objecta.

– Mais ce serait de la magie !

– Non, dis-je, aucune magie. Ils n'ont pas été tués à l'aide de ce poignard.

Ma déclaration tomba comme une masse de plomb.

Tous les visages se tournèrent vers moi.

– Attendez, je vais vous donner une démonstration.

Je pris dans une valise un objet.

C'était un morceau de caoutchouc.

De ce morceau pendaient deux fils, et les deux fils étaient reliés à une batterie,

– Vous voyez la consistance du caoutchouc ?

– Oui.

– Elle s'approche de très près de la consistance de la chair humaine... Les deux fils

sont reliés à un élément. Cet élément, chauffant durant cinq minutes, donnera la température exacte du corps humain au caoutchouc, soit 98.2 degrés, la température normale...

On s'approcha.

Je branchai les fils à la batterie.

Puis nous attendîmes.

Au bout de cinq minutes, j'invitai les spectateurs à toucher au caoutchouc.

– Pas d'erreur, dit le sergent...

– Bon. Alors voyez.

Je plaçai le caoutchouc sur le mur, pendu à un clou, et en face du trou d'aération.

Puis deux coups de sifflet.

Un léger bruit se fit entendre sur le toit.

Et un coup de feu.

Il résonna à peine dans le silence de la pièce.

Deux autres coups de sifflet.

Je décrochai le morceau de caoutchouc.

Il y avait un trou dedans.

Mais comme une plaque de métal en formait le fond, ce métal n'était pas percé.

– Voilà, dis-je. Un coup a été tiré, une balle est entrée dans ce caoutchouc. Vous voyez le trou fait par la balle, vous avez entendu le coup de feu. Vous voyez ça, n'est-ce pas ?

Un chorus d'appréciation se fit entendre.

– Bon. Maintenant, nous allons mettre ce caoutchouc de côté pour quelques minutes, et nous allons procéder à une autre expérience.

Je marchai jusqu'au milieu de la pièce.

– Sergent, où étaient les deux cadavres ?

Il montra un endroit sur le plancher.

– Le cadavre de la femme était ici, couché sur le dos, la tête ici, les pieds là. Le cadavre de l'homme était couché en travers.

– De la manière que l'homme est tombé, comment se tenait-il debout lorsqu'il a été tué ?

– Je ne comprends pas...

– Dans quelle direction aurait-il eu le dos ?

Le sergent indiqua, et l'homme aurait eu le

dos droit devant le trou d'aération, la femme aussi, une fois debout, et avant de tomber.

– Ainsi, dis-je, la femme aurait pu être tirée, tomber. L'homme s'est précipité et a voulu l'examiner, voir ce qu'elle avait. Puis il s'est relevé, alors le deuxième coup a été tiré, et il est tombé en travers de la femme... Voilà donc comment le crime a été commis.

Laplante cria :

J'ouvris le barillet.

– Vous faites des théories !

Mais je ne m'en occupai pas.

– Je continue. Voyons notre morceau de caoutchouc, maintenant.

Je pris le caoutchouc, et avec mon couteau, j'ouvris vis-à-vis le trou de la balle. Mais j'eus beau chercher, il n'y avait pas de balle...

– Et voilà la deuxième preuve, dis-je. La balle tirée était en sel. Le meurtrier a acheté, au magasin général un morceau de sel dur, pour donner à lécher aux animaux. Il en a brisé un morceau et a façonné, au tour, une balle calibre .

38. Une fois dans un corps humain, la température de ce corps, que vous retrouvez dans ce morceau de caoutchouc, a fait fondre la balle. Et comme le meurtrier avait façonné un poignard dont la lame ronde était de calibre .38, le sergent Berlinguette ici a immédiatement supposé que la mort avait été infligée par ce poignard. Nous savons donc comment l'homme s'est rendu au hangar sans laisser de traces, et nous savons comment il a tué ses victimes... Maintenant quel homme avait un excellent mobile de tuer ces deux personnes ?

On regarda Laplante.

À ce moment on frappa à la porte.

J'allai ouvrir.

C'était un policier de garde au dehors. Celui qui avait tiré le coup de feu par le grillage.

– Voilà, dit-il.

Il me tendit un revolver calibre .38, muni d'un silencieux en métal coulé.

– Je n'ai pas besoin de vous dire plus, dis-je en montrant l'arme. Vous commencez à deviner...

La corde qui a servi à transporter ici le criminel est pendue près de la porte de la boutique de Laplante. Il y a du sel sous son tour, et voici l'arme qui a été trouvée dans sa maison... Même calibre que l'arme du crime...

Il restait six balles sur huit. J'en ouvris une.

Au lieu d'une balle d'alliage, c'était une balle de sel.

– Voilà la dernière preuve, et la preuve légale... Laplante, qu'en dites-vous ?

Il baissa la tête.

– Oui, c'est moi, et vous avez tout deviné. Le crime s'est passé tel que vous avez dit...

Je me tournai vers la jeune servante et son ami.

– Je regrette de vous avoir fait venir pour rien. Je croyais avoir à reconstituer vraiment le crime...

XIII

Voilà où se termine le récit de Guy Verchères.

Quand il eut fini, il se versa un scotch et regarda Belœil...

Théo était pâle.

– Guy, voilà une des plus belles pièces de déduction policière que j’aie jamais vues. Je te félicite.

Guy eut un geste modeste.

– C’était simple. Il n’y avait qu’à ouvrir les yeux. Je ne crois pas à l’impossible, moi, alors il fallait que le crime ait été commis par un homme. Je me suis mis à sa place... et en partant de là, tout est devenu facile.

Il prit une gorgée de son verre.

– Et remarquez bien que n’importe qui aurait pu tirer les mêmes déductions. Il ne s’agissait que de savoir regarder les choses du bon œil.

Il énuméra :

– Le soliveau qui était un point d'appui, la corde pendue, le sel dur, le grillage, et la position des deux cadavres... De là, je pouvais tirer une théorie...

Puis il ajouta :

– Cependant, si notre ami Laplante n'avait pas avoué, je n'aurais jamais été capable de prouver sa culpabilité en court. Je pouvais le relier au crime par des preuves de circonstances et à cause du mobile, mais un bon avocat aurait pu prouver par l'absurde, qu'un autre aurait pu se servir de la corde, et du tour, et qu'un autre aurait pu tirer les coups fatals.. Comme je vous dis, ma théorie, entre les mains d'un avocat retors, ne valait pas cher. J'ai été chanceux que Laplante avoue.

– Qu'a-t-il reçu comme sentence, dit Belœil.

– Nous ne sommes pas en France. Le crime passionnel n'est pas vu d'un bon œil ici. Le mari lésé ne peut tuer impunément. Laplante, trois mois après son procès, était pendu à la prison commune...

Cet ouvrage est le 571^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.